

A hand is shown holding a map of New Caledonia. The map is detailed, showing various islands and geographical features. The hand is positioned as if presenting the map. The background is a solid teal color. The title 'NOUVELLE-CALÉDONIE' is written in large, white, sans-serif capital letters across the top and middle of the image. The subtitle 'Lignes de vie d'un peuple' is written in a smaller, white, sans-serif font below the title. The author's name 'Catherine C. Laurent' is written in a black, sans-serif font below the subtitle. The publisher's logo 'HD ateliers henry dougier' is located in the bottom right corner.

NOUVELLE-CALÉDONIE

Lignes de vie d'un peuple

Catherine C. Laurent

HD ateliers henry dougier

LES CALÉDONIENS

LIGNES DE VIE D'UN PEUPLE

Catherine C. Laurent

HDateliers henry dougier

*En hommage à Nidoïsh Naisseline, homme de paix et d'intelligence,
qui désirait un avenir libre et partagé pour le pays,
décédé pendant l'écriture de ce livre.*

*En hommage aussi à Michel Rocard, artisan des accords de Matignon
et de la paix civile en Nouvelle-Calédonie. Jean Lèques,
l'ancien maire de Nouméa, signataire des accords,
disait le lendemain de son décès : « Il est parti trop vite,
il aurait pu encore nous être utile dans la période actuelle
que nous engageons pour sortir de l'Accord de Nouméa. »
Depuis les revendications d'indépendance d'une partie
des Mélanésiens de Nouvelle-Calédonie,*

**le mot « Kanak », invariable en genre et en nombre,
a été officialisé en 1988 par les accords de Matignon**

Créée en 2014, la maison d'édition **les ateliers henry dougier** souhaite « raconter » la société contemporaine dans le monde, en donnant la parole aujourd'hui à des témoins souvent invisibles et inaudibles : peuples, régions, métiers, catégories sociales ou générationnelles parlent ici de leurs valeurs, de leur mémoire, de leur imaginaire, de leur créativité.

Notre objectif : briser les murs et les clichés.

Chaque titre de cette collection est également disponible en **e-book**.

SOMMAIRE

CHAPITRE I

L'HOMME, LA TERRE ET L'OcéAN

Une culture ancestrale aux prises avec la modernité.

Un archipel à la biodiversité exemplaire, une « mine d'or » de nickel, un lagon classé patrimoine mondial.

- p. 20 ■ **Le vivre-ensemble et le lien social dans le monde kanak :** la culture kanak a pour fondements le partage, l'écoute, le respect. Elle s'appuie sur le Clan, au sein duquel chacun a sa place, sur la Coutume et l'attachement à la Terre. Grand entretien avec **Billy Wapotro**, enseignant, formateur, intervenant pour l'Unesco, longtemps directeur de l'Alliance scolaire évangélique.
- p. 27 ■ **Deva, « le sanctuaire nature » à Bourail :** un domaine nature, lieu touristique proposant une exploitation raisonnée, un partage équitable des ressources et la préservation de la nature. Rencontre avec **Ito Waia**, sculpteur et photographe kanak, il occupe la fonction de conseiller environnemental et culturel à la Maison de Deva, située à l'entrée du domaine de Gouaro Deva.
- p. 30 ■ **L'homme et la mer, le plus grand lagon du monde :** depuis le 7 juillet 2008, les lagons et récifs calédoniens sont inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco : c'est l'un des plus remarquables de la planète. Rencontre avec **Jacques Nyiteij**, officier de marine marchande, mécanicien en chef, en poste à la direction de la DITTT (direction générale des infrastructures de la Nouvelle-Calédonie aux phares et balises).
- p. 35 ■ **Du fond des mers au bord des routes :** le regard d'un passionné des fonds marins qui, suite à une formation au Québec, s'est intéressé à la situation des routes en Nouvelle-Calédonie. Rencontre avec **Jean-Michel Boré**, réalisateur vidéo au centre IRD (Institut de recherche et développement).

- p. 40 ■ **Quand un Martiniquais fait souche au pays du nickel :**
le « boum du nickel » fit rêver près de 35 000 immigrants entre 1969 et 1972. C'est toujours lui qui donne les couleurs de l'économie calédonienne.
Rencontre avec **Raymond Bouchaud**, originaire du Marin, en Martinique. Il s'est engagé dans l'armée à 18 ans puis, embauché à la SLN (Société le Nickel), s'est installé définitivement en Nouvelle-Calédonie pour y fonder une famille.

CHAPITRE II

LE LONG CHEMIN DU DESTIN COMMUN

Les Calédoniens partagent une histoire mouvementée, des valeurs et des préoccupations communes, mais nul ne sait ce qu'ils décideront finalement concernant leur destin, à travers les trois référendums prévus en 2018, 2020, 2022.

- p. 46 ■ **« Le patrimoine remarquable de nos vues communes » :**
qu'est-ce qui définit la ville de Nouméa et constitue un patrimoine commun à partager et à préserver ?
Grand entretien avec **Sophie Purnama**, architecte indépendante, ayant travaillé à l'élaboration des jardins du Centre culturel Tjibaou.
- p. 51 ■ **Comment l'État français accompagne-t-il l'avenir de la Nouvelle-Calédonie ? :** quel est le rôle de l'État en Nouvelle-Calédonie, comment accompagne-t-il le processus référendaire actuellement en cours ?
Entretien avec **Vincent Bouvier**, Haut-commissaire de la République en Nouvelle-Calédonie, en poste entre août 2014 à juin 2016.
- p. 57 ■ **Donner sa chance à la jeunesse :** regard sur la jeunesse, ses aspirations, ses difficultés et les mesures mises en place pour permettre une réussite scolaire des plus défavorisés.
Rencontre avec **Élie Poigoune**, professeur de mathématiques à la retraite, président de la ligue des droits de l'homme en Nouvelle-Calédonie.

- p. 62 ■ **Brassage social et histoire calédonienne** : les guerres mondiales ont permis un brassage social en Nouvelle-Calédonie. Ainsi, ouverture d'esprit et modernité ont dynamisé le devenir du territoire. Rencontre avec **Sylvette Boubin-Boyer**, historienne, spécialiste de la Première Guerre mondiale en Océanie.
- p. 68 ■ **Parcours féminins** : portraits de femmes calédoniennes. **Thérésina**, jeune femme kanak gérante d'un petit gîte touristique à Poé, **Lauriane**, jeune femme caldoche passionnée de chevaux et **Martine Nollet**, métropolitaine installée depuis longtemps, journaliste à France Ô.

CHAPITRE III

UN PEUPLE MULTICULTUREL : CEUX D'ICI ET CEUX D'AILLEURS

La culture kanak est fondée sur la Coutume. Du fait de la colonisation, elle partage sa terre avec les autres communautés (caldoche, zoreille, arabe, japonaise, wallisienne, vanuataise...). La société calédonienne est ainsi une société complexe, métissée et fortement clivée.

- p. 76 ■ **Les oubliés de l'Histoire** : certaines communautés ont subi de plein fouet l'histoire coloniale et ont longtemps été laissées de côté dans la mémoire collective. Un travail de reconnaissance a été effectué, redonnant à tout un chacun sa place dans le projet de Destin commun calédonien. Grand entretien avec **Jean-Pierre Taïeb Aïfa**, surnommé « le Calife », ancien maire de Bourail, descendant de déportés kabyles, il est le représentant le plus connu de la communauté dite « arabe » de Nouvelle-Calédonie.
- p. 88 ■ **Petite question de philosophie politique** : « est-ce que l'ensemble des communautés de ce territoire, marqué par l'Histoire, peut se transformer en peuple et constituer avec le peuple kanak, un peuple multinational ? » Rencontre avec **Hamid Mokaddem**, docteur en anthropologie, philosophe et professeur de psychopédagogie à l'Institut de formation des maîtres de la Nouvelle-Calédonie

- p. 95 ■ **Un métissage invisible, caldoche-français, être métis en Nouvelle-Calédonie ne se voit pas toujours :**
 L'Autre est aussi ce zoreille venu de métropole.
 Comment assumer une double appartenance ?
 Rencontre avec **Michèle Arlaud**, ingénieure agronome de formation, actuellement institutrice dans une école maternelle bilingue français-anglais.
- p. 99 ■ **Sur la trace des ancêtres japonais :** de 1892 à 1919, environ 5 500 travailleurs japonais sont recrutés par des compagnies minières. Expulsés et internés en Australie pendant la guerre, leurs descendants se souviennent...
 Rencontre avec **Stéphanie Oghino**, Calédonienne de cinquième génération, devenue professeur de Japonais après un long travail de retour aux sources sur les traces de son grand-père japonais.
- p. 104 ■ **« H-éritage-Erritage ? » art contemporain :** la Nouvelle-Calédonie est riche de créateurs et d'artistes. La question identitaire habite leurs œuvres.
 Rencontre avec **Fany Edwin** dans une galerie où cette artiste plasticienne kanak-vanuataise expose son travail.
- p. 106 ■ **Zoreilles, vous avez dit zoreilles ? :** les zoreilles de « longue date » sont en général citoyens et vont pouvoir voter aux futurs référendums. Ils se définissent comme des Français d'Océanie.
 Portraits de **Cathie**, gérante de librairie spécialisée dans la littérature calédonienne et **Diana**, enseignante et mère de deux garçons Rapa Nui (île de Pâques).

CHAPITRE IV

UN PAYS, DES HOMMES ET DES RÊVES

La Nouvelle-Calédonie, terre lointaine du Pacifique Sud, a permis à tout un chacun de se réaliser plus facilement qu'en métropole. Pays prospère, longtemps préservé des complexités administratives, des destinées s'y sont révélées exemplaires.

- p. 112 ■ **« J'ai osé dire : monsieur, je peux le faire ! » :** réussite d'un dramaturge-metteur en scène autodidacte kanak.

Grand entretien avec **Pierre Gope**, acteur, auteur, metteur en scène de théâtre originaire de Maré, exprimant à travers ses œuvres toutes les complexités de sa société traditionnelle.

- p. 119 ■ **Kaneka, drapeau et Fer de lance** : symboles forts de la culture contemporaine kanak qui est totalement intégrée dans la « fratrie » des pays mélanésiens du Pacifique. Entretien avec **Jacques Nyiteij**, radicalement engagé dans le camp indépendantiste, **Kadé** et **Ismaël**, jeunes kanak, étudiants en lycée professionnel mécanique.
- p. 125 ■ **De Futuna au Canada : une histoire de *Serpent qui danse*** : comment se construire un destin différent lorsqu'on est né dans une île perdue du Pacifique, à 2000 km de la Nouvelle-Calédonie ? Rencontre avec **Inosio Iva**, enseignant originaire de Futuna, ayant à cœur d'aider les jeunes océaniens en difficulté.
- p. 128 ■ **Un incroyable bateau dans la marina** : comment vivre et travailler en ville tout en réalisant ses rêves d'enfant de vie harmonieuse avec l'océan ? Rencontre avec **Lionel Zannier**, formateur et conseiller pédagogique à la Direction de l'enseignement de la Nouvelle-Calédonie.
- p. 130 ■ **« Dire son monde » : écrire et être reconnu au-dedans et au-dehors** : être un auteur du Pays veut-il dire qu'on est juste un écrivain calédonien ? N'est-ce pas réducteur ? Rencontre avec deux auteurs calédoniens, issus de vieilles familles caldoches, **Nicolas Kurtovitch** et **Frédéric Ohlen**.
- p. 139 ■ **ANNEXES**

DÉCLARATION D'INTENTION

Plus de vingt années se sont écoulées depuis mon arrivée en Nouvelle-Calédonie, en 1993, c'était avant l'Accord de Nouméa (1998). Le « Caillou » est alors un petit territoire qui a retrouvé sa tranquillité d'avant les « événements », le nom qu'on donne pudiquement à cette guerre civile des années 1980. À cette époque, Nouméa est terriblement provinciale, cela fait tout son charme. J'avais tant attendu de venir là, dans cette partie du monde aux antipodes de la France. Un projet qui remontait à l'enfance : l'appel de l'Australie.

J'arrive finalement en Nouvelle-Calédonie à l'âge adulte, après un détour par Saint-Pierre-et-Miquelon. J'y avais rejoint mon frère, établi là-bas depuis de longues années. J'y travaillai pendant deux ans à RFO (Radio France Outremer), partageant la vie des gens, développant le goût des îles, un mémoire de master sur la géopoétique et les poètes errants en poche.

De retour en France, l'appel du Pacifique refit surface. J'avais envie d'offrir une enfance lumineuse à mon petit garçon de deux ans. La Nouvelle-Calédonie qui nous accueille alors possède une nature semblable à la côte australienne qui lui fait face. Elle en est, géologiquement parlant, un morceau détaché, il y a des milliers d'années, du Gondwana. C'est là, immergée dans l'Océanie et la culture kanak, que je me suis vraiment mise à écrire et à être éditée.

Aujourd'hui adulte, mon fils raconte son enfance comme on évoque le paradis. Ce lieu l'a façonné, l'a nourri de ses valeurs, de la gentillesse des gens et de la beauté des paysages. J'ai vécu plus longtemps dans ce pays que dans la ville de mon enfance, Nancy. Je peux donc considérer que je fais partie de lui, je lui appartiens. Je discute avec lui. J'écris sur lui : livres pour les enfants, poésie, roman, théâtre.

L'enseignement (français, histoire et géographie en lycée professionnel) me tient au plus près des adolescents et de leurs réalités multiples : espoirs et désespoirs mêlés, alcool, cannabis, irresponsabilité au volant, mais aussi créativité, musique, arts plastiques et visuels, études à l'étranger. J'aime cette île malgré toutes ses incohérences et contradictions. Ses valeurs océaniques fondent mon être : consensus, temps long, accueil et partage. Cette terre qui est devenu mienne à 30 ans, je l'offre, à travers ces pages, à tous ceux qui aujourd'hui en rêvent... ■

INTRODUCTION

La Nouvelle-Calédonie, archipel isolé, est constituée de la Grande Terre, de l'île des Pins, des îles Loyauté (il y a encore peu, on utilisait le mot « Loyalty » : la Nouvelle-Calédonie est l'archipel de la « Loyauté ») et de Bélep. Elle se situe en plein océan Pacifique, à 22 000 km de la France, entre Australie, Nouvelle-Zélande, Fidji et Vanuatu.

Difficile de ne pas tomber dans les clichés lorsqu'on évoque ce petit pays : île la plus proche du paradis, bougnas succulents (plat local cuisiné au four kanak dans des feuilles de bananier), footballeurs de niveau international (Christian Karembou, Antoine Kombouaré), images des « événements » des années 1984-1988 [guerre civile, qui débute avec le boycott du référendum pour l'autodétermination par le FLNKS (Front de libération national kanak et socialiste)].

Outre l'immigration massive des années du boom du nickel, suivie par la récession économique des années 1970, on ignore souvent que l'origine de ce conflit armé résulte aussi de la politique de recentralisation au profit de l'État, provenant des lois Billotte de 1969, qui ôtaient à la Nouvelle-Calédonie de nombreuses compétences et la large autonomie précédemment accordée par le ministre des Outre-mer Gaston Defferre en 1956. La période des événements s'achève en 1988 avec la signature des accords Matignon-Oudinot, symbolisée par la poignée de mains entre Jean-Marie Tjibaou et Jacques Lafleur, sous l'égide du Premier ministre, Michel Rocard.

Il existe d'autres figures remarquables, moins connues du grand public, qui représentent la Nouvelle-Calédonie en France : Walles Kotra (directeur du réseau Outre-mer 1^{re} et de France Ô), Jacques Wadrawane (sous-préfet en Île-de-France), Maurice Ponga (député aux affaires européennes), Emmanuel Kasarhérou (conservateur en chef du patrimoine

au Musée du Quai Branly et commissaire de la grande exposition d'art kanak *L'Art est une parole*, en 2013-2014).

En Nouvelle-Calédonie même, la réalité est complexe. Chacun s'efforce, malgré les idées divergentes et les clivages, de bâtir l'avenir à la veille des référendums d'autodétermination prévus par l'Accord de Nouméa pour 2018. L'incertitude des lendemains (indépendance ou pas ?) et l'absence de clarté quant au prochain statut institutionnel crispent les idéologies. La question de l'identité est au cœur du quotidien : qui est né là, qui ne l'est pas, qui a le droit de vote, qui ne l'a pas, qui a le droit de travailler, qui ne l'a pas, à qui appartient la terre ?

14

La Nouvelle-Calédonie est une terre de valeurs, celles du monde kanak et de l'Océanie : le partage, le respect, le consensus et le temps long, qui donnent justement existence à ce possible consensus. Le monde kanak reste un monde traditionnel où chaque individu est totalement lié au groupe ; les cérémonies (mariages, deuils, naissances) sont l'occasion de réunir le clan et de redonner sa place coutumière, dans l'espace et dans le temps, à chacun, par la récitation de généalogies.

Valeurs aussi du monde républicain et de l'influence chrétienne. L'ex-présidente caldoche du gouvernement, Cynthia Ligeard, définissait ainsi son rôle : permettre à la parole de circuler et faire que le Pays avance, quelles que soient les divergences. « Pas facile dans un pays si petit où l'on se croise sans cesse ! » disait-elle.

La société calédonienne, issue du bagne et de la colonisation libre (colons venus de leur propre gré pour recommencer leur vie), enrichie par de nombreuses immigrations économiques, a connu une forte présence américaine pendant la Seconde Guerre mondiale, étant alors une base arrière stratégique, militaire et sanitaire.

Les antagonismes qui « dormaient » depuis l'Accord de Nouméa (1998) se réveillent. La dernière mandature du Congrès, qui a la charge de préparer le premier référendum

d'autodétermination, est en cours. Les années qui viennent sont cruciales : projet unique en son genre, le Destin commun (devenu un nom propre) est à l'œuvre. Il porte en lui la valeur fraternelle de partage et de pardon de la poignée de main échangée en 1988 entre Jean-Marie Tjibaou (leader politique kanak qui a soutenu la reconnaissance de l'identité kanak à travers le monde. Tout d'abord prêtre, il redevient laïc à la suite d'études d'ethnologie à la Sorbonne) et Jacques Lafleur (député et président de la Province Sud, anti-indépendantiste, il a dominé pendant plus de vingt ans la vie politique du Territoire). Ce geste symbolique tente d'enseigner le pardon, la tolérance et l'espoir dans le cœur des citoyens.

15

Il ne faut pas non plus oublier les nombreux clivages représentés par les multiples partis politiques, la présence forte mais minoritaire des indépendantistes, l'enjeu considérable du secteur minier (la Nouvelle-Calédonie est le troisième producteur mondial de nickel).

La question de ce que serait l'avenir de cette petite nation indépendante, coincée entre les ambitions des puissances australienne et chinoise, est capitale. La majorité préfère un maintien de la Nouvelle-Calédonie dans la République française. Comment concilier ce désir avec les revendications légitimes du peuple premier de ce territoire ? Est-il logique d'être plus identifiée comme une région ultrapériphérique de l'Europe que comme un élément constituant du Groupe du fer de lance mélanésien (GFLM) ou bien pourrait-on trouver une option qui concilie les deux appartenances ?

Actuellement, la Nouvelle-Calédonie est un PTOM : pays et territoire d'Outre-mer. La Nouvelle-Calédonie, quant à elle, dispose, par la loi organique de 1999, d'un statut de collectivité d'Outre-mer rattachée à la France : citoyenneté propre, gouvernement issu des majorités élues aux assemblées de Provinces et au Congrès, votes des « lois du pays » pour les compétences transférées progressivement par l'État. Le

mot de « pays » donne sens au statut d'autonomie mis en œuvre par le processus d'émancipation et d'accès à une future éventuelle pleine souveraineté.

L'évolution positive de ces dernières années concourt largement à la création d'un équilibre et d'un avenir harmonieux. En témoigne le développement économique de la Province Nord, grâce à l'usine de Vavouto à Voh, pourvoyeuse d'emplois et pleine propriété du peuple kanak. Mais le balancier de l'économie du nickel (« l'or vert » depuis 1863 : c'est toujours lui qui donne les couleurs de l'économie locale) situe la Nouvelle-Calédonie au début d'une crise que seule la France pourrait éviter... Nous sommes loin de l'image d'Épinal portée en France par des *a priori* et un manque d'informations récurrent.

16

Bien malin celui qui sait ce que sera l'avenir du pays. Comment comprendre l'actuelle position du gouvernement français dans ce qui agite la vie de la Nouvelle-Calédonie ? L'actualité est « brûlante » : chaque acte, chaque parole porte en soi une valeur politique sous-jacente. Il s'agit de faire preuve d'intelligence, de patience, d'ouverture de cœur et d'esprit. C'est pour ces raisons et pour l'enthousiasme que soulève cette aventure historique (surveillée de près par l'ONU) que je voudrais raconter quelques destinées de Calédoniens emblématiques. On est rarement témoin de la naissance d'une nation !

Avoir été présente à la sortie de terre du Centre culturel Tjibaou est une autre expérience passionnante : un jour, ces superbes cases imaginées par Renzo Piano, issues de la plus pure tradition architecturale mélanésienne, dressant fièrement leur modernité humaniste, ont dépassé les feuilles des mangroves. Avec de plus le don d'un massif minier permettant l'approvisionnement de l'Usine du Nord, la République a estimé avoir payé la dette coloniale, effaçant dès lors les méfaits du passé. « Le passé a été le temps de la colonisation. Le présent est le temps du partage par le rééquilibrage. L'avenir

doit être le temps de l'identité dans le Destin commun » (Préambule de l'Accord de Nouméa du 5 mai 1998). Le Mwâkâa, poteau sculpté totémique emblème de cette volonté, a été érigé en 2003 à cet effet, au centre de Nouméa. Les huit aires coutumières y sont liées par une liane qui s'enroule autour, et toutes les communautés du territoire ont participé à sa conception.

Sous l'égide des Vieux, sages de toutes les communautés, la construction de cette nation complexe appartient à la jeunesse. Mais comment ignorer qu'une partie de celle-ci va mal, en marge d'une société de consommation qui a profondément bouleversé la culture et qui tente de cohabiter avec la Coutume ?

Tous les gens que j'ai réunis dans cet ouvrage, connus ou inconnus, constituent pour moi la trame de la société civile de la Nouvelle-Calédonie : leur histoire parle de l'Histoire du Pays. Ils sont les visages multiples du peuple calédonien. J'espère qu'ils permettront de mieux le cerner et de l'aimer pour ce qu'il apporte au monde. Mon choix s'est porté vers eux car, soit je les connaissais bien, soit nos chemins s'étaient croisés au fil des années, soit j'estimais qu'ils pouvaient être porteurs d'une vérité à montrer pour s'attacher au plus près un monde si peu connu en métropole et mettre, enfin, à bas des clichés éculés.

Je dédie cet ouvrage à tous ces jeunes que j'ai vu grandir, dans les îles et en Brousse où j'ai enseigné, que j'ai accompagnés en ville dans leurs études, à la recherche de stages en entreprise pour leur intégration future dans le monde occidental ou océanien du travail. Ils décideront dans les urnes, si référendum il y a, à partir de 2018 (trois référendums sont prévus avec deux espaces de deux ans), quelle « chanson » chantera le Pays de Demain. ■

CHAPITRE I



'HOMME,
LA TERRE ET L'OCÉAN

L E VIVRE-ENSEMBLE ET LE LIEN SOCIAL DANS LE MONDE KANAK

J'ai rencontré **Billy Wapotro** il y a une vingtaine d'années lors d'une formation sur l'interculturalité à l'école. Je le retrouve un matin ensoleillé, à l'Alliance scolaire, un bâtiment situé tout en haut de la ville de Nouméa. C'est un retraité à l'expression douce et bienveillante. Enseignant, formateur, intervenant pour l'Unesco après avoir été longtemps directeur de l'Alliance scolaire évangélique, il a aussi fait de la recherche en anthropologie, est intervenu en pédagogie durant une douzaine d'années auprès des Toba qui vivent dans la région du Grand Chaco, dans le Nord de l'Argentine. Billy y a pratiqué un modèle d'éducation mixant les cours et la collecte de savoirs oraux auprès des Vieux.

Il faut rappeler que les Églises (protestantes et catholiques) ont largement contribué à l'éducation et à l'enseignement en Nouvelle-Calédonie, bien avant l'école publique. Une « école des pauvres », à la différence de la situation en métropole. C'est une réalité toujours présente dans l'esprit des gens. Kanak, Européens, Polynésiens sont très attachés à la religion.

Dans le numéro 80, de 2013, de la revue *MWA VÉÉ* (revue culturelle kanak publiée par l'ADCK (Agence de développement de la culture kanak) et le Centre culturel Tjibaou, Billy Wapotro expliquait qu'en 1979 l'Église protestante s'était prononcée pour l'indépendance du pays, affirmant que seul le peuple kanak pouvait la revendiquer tout en respectant les autres minorités. Pour l'Alliance scolaire, l'école est un moyen d'émancipation pour tous, en rupture avec la culture coloniale. Son but est de former des cadres kanak devant intégrer toutes les institutions et administrations pour contribuer à transformer les mentalités. Selon Billy lui-même : « Le défi du vivre-ensemble exige un dépassement de soi, une forme de transcendance. Moi qui viens d'une autre culture, qui ai subi la

colonisation et qui veut m'en relever, je dois passer par une transformation de ce que j'ai toujours vécu si je veux m'en sortir... ». En 1998, 72 % des Calédoniens se sont prononcés pour le vivre-ensemble, un véritable pari sur l'intelligence.

À travers votre parcours professionnel se dessine nettement une mission de transmission. Quel en est le fondement ?

Je fais partie de cette génération de Kanak nés dans ce que le système de l'indigénat appelait les « réserves » et qui ont bénéficié de la liberté de circulation et de la possibilité de s'instruire. Comme il n'y avait pas de classe de collège sur l'île de Lifou, je suis parti sur la Grande Terre au collège de Do Neva, créé en 1957, puis au lycée La Pérouse. Je suis issu d'une famille de onze enfants et, le soir après le lycée, j'allais sur les quais débarquer les caisses à la main jusqu'à 22 heures. Cela permettait de gagner un peu d'argent. Ensuite, il fallait faire les devoirs. J'ai fait du dessin industriel en sous-traitance pour la SLN (Société Le Nickel).

L'Alliance scolaire avait besoin d'enseignants pour le primaire et n'en trouvait pas qui acceptent le poste pour le salaire proposé. Parmi les tribus sans professeur, il y avait justement la mienne. J'ai accepté ! L'année suivante, les mathématiques modernes ayant été inscrites au programme, je suis parti aider à Do Neva. J'étais le premier et le seul à les avoir étudiées ! J'étais aussi éducateur d'internat. Cela m'a permis de reprendre des cours par correspondance pour devenir professeur de maths, un métier que j'ai exercé pendant dix-sept ans.

Vous qui avez beaucoup fréquenté les jeunes, quel est votre sentiment face au mal-être qui habite la jeunesse kanak actuellement ?

Un élément majeur n'a pas été pris au sérieux : c'est la réalité vécue ici en Nouvelle-Calédonie. Bien sûr, les accords

(Matignon en 1988 et Nouméa en 1998) ont reconnu le fait colonial et ses conséquences, mais ensuite, on n'en a plus tenu compte : c'est ce que j'appelle le déni de la vérité. Une fois que nous avons constaté qu'effectivement une civilisation existait ici avant, il fallait changer les ancrages d'analyse et penser autrement cette réalité, qui est bicivilisationnelle.

La civilisation européenne nous intéresse mais il y a la civilisation austronésienne, sur laquelle s'appuient toutes les civilisations kanak. Il fallait regarder cette expression de biculturalité, mais on a continué avec les règles existantes tout en voulant produire un changement. On a gardé les outils d'analyse qui sont ceux qui nous ont conduits aux « événements » [...], et c'est ce décalage menant à l'affrontement de plus en plus exprimé actuellement dans la revendication kanak qui crée des situations de tiraillements, dont les jeunes subissent les conséquences.

Dans la mesure où une autre civilisation, occidentale, nous a reconnus, il fallait une prise en charge, de telle manière que ce soit des contenus de savoir qui nous nourrissent ensemble, vers la construction de l'identité calédonienne. Le problème, c'est qu'on a poursuivi avec ce décalage entre les uns et les autres. Il me semble que d'un côté, il faut que les Kanak comprennent qu'ils ont besoin de la culture française, on en a besoin pour discuter entre nous. Moi je ne parle pas les vingt-huit langues du pays, donc j'ai besoin de la langue française. De l'autre côté aussi, il faut que les non-Kanak comprennent la culture kanak et apprennent une de ses langues.

À cause de l'Histoire, nous avons un lien conflictuel qu'il faut transformer par le changement, la fraternisation. Il faudrait chercher à comprendre si, quand j'utilise un concept, cela a pour l'autre la même résonance que pour moi. On continue à mettre en place des espaces d'ambiguïté dans la communication qui nous entraînent vers des conflits à cause

de l'ignorance. C'est un défi majeur humain et mondial permanent.

Lorsque j'ai travaillé en Amérique latine, c'était le même problème. Raimon Panikkar [grand penseur interculturel contemporain, chrétien, hindouiste et bouddhiste, titulaire d'une chaire de philosophie comparée de l'histoire des religions aux États-Unis, écrivain et conférencier] dit qu'il faut « duo loguer », c'est-à-dire considérer celui qui est à côté de moi comme une entité digne d'être respectée, et vice versa. Dans la discussion, je pars de l'idée que dans ma problématique de vie, une des solutions, c'est lui qui la détient. Donc c'est moi qui vais l'aider à comprendre la solution qu'il recherche. Ainsi, faire grandir l'humanité est un des éléments qu'il faut encourager davantage chez les jeunes.

23

Il s'agit là actuellement d'un énorme travail à mettre en place si on veut aller vers une situation nouvelle ?

On en arrive à un autre élément majeur du malaise. Dans l'Accord de Nouméa, nous avons parlé d'une émancipation du pays en vue de construire un destin et une citoyenneté communs. Il me semble que l'exigence de l'Accord a été mal comprise, parce que la demande d'émancipation n'est pas univoque ! D'une situation coloniale, normalement, tout le monde doit pouvoir s'émanciper pour pouvoir vivre une fraternité, sinon ça ne marche pas. C'est un engagement où chacun, en fonction de la façon dont il s'est positionné historiquement par rapport à son vécu, doit s'émanciper, sortir des schémas qui l'enferment. C'est un défi vital !

Les accords de Matignon (26 juin 1988) ont constaté une situation de déséquilibre. L'Accord de Nouméa (5 mai 1998) a reconnu la civilisation kanak, donnant droit à une citoyenneté au regard du droit international, mais aussi admettant les méfaits de la colonisation. Mais en même temps, les responsables kanak ont reconnu l'existence d'autres minorités et

la possibilité d'une solution politique pour eux : celle des victimes de l'Histoire. Permettre l'idée que tout le monde soit victime devrait offrir la possibilité que tout le monde se relève ensemble.

À l'époque où j'ai fait cette formation sur la culture kanak avec vous, je me souviens d'avoir été impressionnée par vos enseignements concernant les étapes de la vie chez l'homme kanak. Pouvez-vous revenir là-dessus ?

Quand on regarde la façon dont s'est construite la pédagogie kanak, à partir du rite du mariage, je parle de la culture de Lifou (une des îles Loyauté, à l'est), la personne change de statut et devient ce qu'on appelle un « vrai homme » (*do kamo*) et, en même temps, accède à son rôle et à sa fonction. C'est donc à partir de ce moment-là que l'homme va pouvoir faire les discours concernant son clan, être porte-parole de la chefferie. Avant cela, il ne peut pas. Le mariage, c'est important : un homme de 70 ans qui n'a pas accompli le rite du mariage se retrouvera lors des Coutumes avec ceux qui ne sont pas mariés, les jeunes. L'homme a ainsi droit à la parole, il peut théoriser, philosopher. C'est le mariage qui met en place ce qu'on appelle les solidarités réciproques.

On a parlé des hommes, mais pouvons-nous parler du statut de la fille-mère dans le monde kanak ?

Une fille a toujours un nom, le nom de ses parents, elle est l'enfant de son clan. Les filles prennent de plus en plus la liberté d'être en rupture, pour des raisons multiples, avec leur clan, et à ce moment-là, elles sortent du clan tout en portant son nom. Il arrive parfois qu'elles se retrouvent dans une situation complètement précaire ; elles se demandent ce qu'elles vont faire de l'enfant si elles sont enceintes. D'autres familles qui n'ont pas d'enfant lui demandent alors de le donner : il s'agit d'un don. À ce moment-là, au lieu de prendre le nom

de son clan, il prend le nom de celui qui l'adopte mais où il n'a pas été élevé coutumièrement.

C'est ce que j'appelle des « situations flottantes », où manque l'enracinement pour la construction identitaire : cela entraîne des lacunes dans les savoirs. Il me semble que les cas de filles-mères sont aujourd'hui trop nombreux, pas seulement en ville. On constate des phénomènes de vagabondage : il s'agit de groupes qui sont sur la route, qui marchent, qui s'organisent. Cela explique les nombreux vols de voitures.

Par le passé, le vagabondage des jeunes [le fait d'aller par groupes de jeunes, en toute liberté, sur un territoire autorisé par le clan] avait un but éducationnel : on les faisait vagabonder pour récupérer le savoir chez les oncles maternels, là où se trouve le lien. La filiation se fait toujours par les oncles utérins. Alors, ils ne vagabondaient pas en dehors des liens. Aujourd'hui, ils vont au-delà même de l'endroit où ils doivent être éduqués, et donc ils ne reçoivent plus d'éducation [ils sortent des limites et circulent entre la Brousse et Nouméa sans aucun contrôle, bien souvent en situation de déscolarisation].

25

Quel est le maillon qui a lâché, qui fait qu'on en est arrivé à cela, justement ?

Le début du dysfonctionnement, c'est quand les parents qui normalement éduquent leurs enfants se sont retrouvés condamnés par l'autre législation pour avoir « astiqué » l'enfant. Deux droits coexistent ici : le droit français et le droit coutumier. On essaie de trouver des solutions mais le mal est déjà fait. Attention, l'« astiquage » [correction physique violente], dans le monde kanak, c'est un outil pédagogique qui ne s'emploie pas en premier lieu. On donne des avertissements puis, en dernier ressort, on met un frein à l'excès. Voilà, on pose des limites, mais ça a été condamné car on pensait que c'était de

la maltraitance. Avant, le fils des uns était le fils de tout le monde, c'était une responsabilité commune. On assiste à une démission liée au manque de dialogue entre les systèmes qui sont en place et qui se côtoient. On part maintenant de l'idée que l'enfant doit être respecté et qu'il est capable d'être responsable de sa liberté, mais c'est un adulte en devenir qu'il faut éduquer !

Quelle est votre vision personnelle de ce Destin commun dont on nous parle tant et qui finalement a du mal à se dessiner à la veille des échéances référendaires ?

26

La première chose que les Calédoniens doivent comprendre, c'est que c'est un travail sur soi : il faut sortir de la peur, il y a de la place ici pour les uns et les autres, on a des richesses à partager de façon équilibrée. Alors on s'en sortira. Je crois même que parmi tous les pays du Pacifique, hormis l'Australie et la Nouvelle-Zélande, on est bien lotis. Il reste encore des ressources naturelles à exploiter. On s'en sortira ensemble ou on se cassera la figure ensemble par le maintien des déséquilibres. Tous ceux qui ont affaire à la problématique du vivre-ensemble, tous les citoyens et tous les organismes qui existent, syndicats y compris, comprennent que ce qui nous intéresse, c'est de rendre viable notre espace de vie dans tous les domaines.

Selon la pensée kanak, le « vrai homme » existe, et il faut le chercher. C'est cette personne qui accède à la compétence et qui la mobilise au profit de tout le monde. Les problèmes sont là mais il faut se donner les moyens de les régler. Par rapport à la communauté de destin, le jour où on aura compris que « je suis une solution pour l'autre même s'il a été mon adversaire d'hier », alors on va changer de regard, on va trouver une issue. ■

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier

Achévé d'imprimer par Corlet Imprimeur S.A.
14110 Condé-sur-Noireau
N° d'imprimeur :
Imprimé en France